

## Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1928

---

**Discours prononcé par M. Henri-Paul HOUSSAY,  
Professeur de Lettres**

---

Du courage intellectuel

*Zuwachs au Kenntnis, ist Zuwachs an Unruhe. (Goethe)*  
*L'idéal, c'est une manière de bouder. (Pau Valéry)*

Mes chers Amis,

C'est un rhéteur du temps d'Auguste, qui le premier, dit-on, imagina de réunir ses élèves en une assemblée solennelle, pour leur décerner la juste récompense de leurs travaux scolaires. Comme aujourd'hui, la séance s'ouvrait par un discours. Mais ce maître n'avait cru pouvoir mieux faire que d'en confier la tâche au plus brillant de ses élèves, se réservant peut-être le soin de polir les périodes inexpertes et de redresser les cadences boîteuses. Cette habitude s'est perdue, ou plutôt s'est fâcheusement modifiée, et l'on me permettra bien de le regretter en ce jour plus que personne. Nous ne nous demanderons point si ce retour à la plus ancienne tradition ferait plus d'honneur à vos talents et à vos maîtres que l'usage actuel ne vous apporte d'agrément et de fruit. Quoi qu'il en soit de ce point d'interrogation, il faut constater que les vaines pompes du langage ne sont plus guère en mesure de susciter votre jeune enthousiasme, - soit que le goût des choses ait pris chez vous le pas sur le goût des mots, ce dont il conviendrait de vous féliciter, - soit que les mots ne vous représentent plus très clairement les idées des choses, hypothèse désobligeante à laquelle je ne m'arrêterai pas davantage. J'aime mieux admettre que votre goût pour l'action explique votre juste horreur de l'éloquence académique, - la seule malheureusement que les convenances supérieures, qui président à cette cérémonie, n'interdisent point à l'orateur désigné – et résigné. J'espère du moins ne pas sortir de mon rôle si je vous aide à comprendre que la connaissance elle-même est action, énergie, mouvement ; et que, de toutes les vertus qu'elle met en œuvre, la plus précieuse et la plus nécessaire, c'est encore celle que vous prizez le plus, j'ai nommé le courage.

Connaître, c'est, derrière les apparences, saisir le réel ; c'est déchirer le voile bigarré qu'interposent entre notre esprit et les choses notre caractère, nos passions, nos préjugés, nos intérêts ; c'est dissiper les illusions où se complaît le commun des hommes et où il trouve ses motifs de vivre. De ces illusions, la plus subtile parfois, et toujours la plus funeste au goût de la vérité, est celle dont les cœurs timides nous donnent trop souvent le spectacle, et par laquelle ils croient échapper aux duretés de l'expérience et à la nécessité de l'effort, en imaginant la nature des choses, complice de leurs propres vœux de sécurité et de quiétude.

Je ne vous parlerais pas ici de ces caractères débiles qui, oubliant que chacun porte en soi la force de vaincre ses propres maux, et que l'avenir appartient à ceux qui mènent leurs propres affaires avec activité et hardiesse, droits sur leurs jambes solides, n'attendent que de leurs semblables, ou des événements, ou d'une catastrophe, le bien qu'ils n'osent espérer de leur irrémédiable faiblesse. Je voudrais simplement attirer votre attention sur une des formes que peut revêtir, dans la région de l'esprit, cette défaillance de l'énergie vitale, à une époque surtout où les merveilleux progrès de notre pouvoir sur l'univers matériel peuvent inspirer à des esprits superficiels de décevants espoirs.

Vous vous rappelez peut-être le sublime épisode des premières scènes du *Faust*, où le héros de Goethe, désespérant de cette science humaine devant laquelle se dérobe toujours le mystère profond de l'existence, ose évoquer l'Esprit de la Terre, et lui demande de l'introduire au cœur même de l'action créatrice. A la vue de l'abîme monstrueux où l'infinie variété des formes de l'être sans cesse s'engendre, se détruit et se renouvelle, où la vie se fait avec la mort, le bien avec le mal, Faust chancelle d'épouvante. D'un mot foudroyant, l'Esprit le ramène à sa condition d'homme. violemment rejeté sur lui-même, son cœur d'abord désespéré finira par accepter sa limitation sans accepter son repos ; et c'est pourquoi il sera sauvé. On vous a dit que cette scène capitale éclairait d'avance tout le drame de la destinée de Faust, toutes les expériences qu'il tente et par où il se surmonte sans cesse, jusqu'au jour où il s'est acquis par son effort indomptable, toujours insatisfait, le droit de mourir. J'ajouterai qu'elle éclaire également l'épopée de la connaissance, s'il est vrai qu'à la source même des hautes activités spirituelles, gît une inquiétude inapaisable. Il est pourtant une race d'esprits à qui cette héroïque témérité d'un Faust risque de demeurer toujours incompréhensible. Ignorants des angoisses de la pensée comme de ses audaces, ils se façonnent un monde à leur mesure et à leur image, un univers sans tragique et sans mystère, maniable, accessible, justiciable seulement des techniques savantes. Ils conviennent que ces techniques sont ardues et compliquées ; mais les conditions de la pensée humaine ne sont-elles pas aussi celles des choses ? N'est-il pas raisonnable d'attendre, tôt ou tard, du progrès des sciences positives une connaissance adéquate et totale des lois d'un univers parfaitement net et éclairci ? Ne connaît-on pas justement pour n'avoir plus besoin de connaître ? Ne peut-on se reposer au moins dans les vérités acquises et les problèmes résolus ? La vérité d'ailleurs n'est-elle pas toujours utile et bienfaisante ? Comment donc nous parler ici du danger qui stimule le chasseur d'aventures et qui donne de la valeur à son courage ?

Je ne nierai point, mes chers amis, que cet optimisme théorique ne puisse se réclamer de mainte philosophie. Mais une juste vue du seul ordre de connaissance qui puisse prétendre aujourd'hui à l'assentiment universel – la connaissance scientifique – me paraît tout à fait propre à dissiper cette fiction qui fait de l'intelligence humaine une machine à produire la vérité, comme si la zone de l'ignorance était destinée à se rétrécir sans cesse jusqu'à la divulgation de l'énigme totale. Peut-être ces croyants derniers venus, ces héritiers de tous les dogmatismes, sont-ils seuls à rêver encore aujourd'hui d'une harmonie fondamentale de l'esprit et des choses, où se satisfait leur besoin d'immutabilité et de repos. Je sais bien que la vie n'a de calme et de sûreté que parmi les choses familières et connues. Mais le chercheur de vérité a l'amour des choses neuves, et les choses pour lui sont toujours neuves. Il aime les hasards de l'expérience, et il s'est fait un monde inépuisable en énigmes. Si le faux savant vit des formules, s'il y trouve une sorte de satisfaction béate ; s'il est l'homme de la routine lâche et de la lettre qui tue ; le vrai savant ne connaît point de vérité de tout repos, et sa curiosité

accepte de n'être jamais assouvie. Vous rappellerai-je que les relations qu'il établit entre les faits sont toujours présentées par lui comme approximatives, sujettes à révision ? Vous parlerai-je des bouleversements qu'une expérience nouvelle, ou mieux conduite, peut introduire dans la structure des sciences les plus solidement constituées, comme l'astronomie, dont les données participent cependant de la rigueur du raisonnement mathématique ? Mais c'est surtout dans les sciences complexes de l'homme que le chercheur, lorsqu'il s'efforce d'y introduire les enchaînements et les rapports partiels dont elles sont susceptibles, pourrait être tenté d'ériger en loi de l'évolution quelque postulat de sa sensibilité, de suspendre à quelque fin unique les fins particulières qui forment la trame de l'histoire, d'en soumettre le déroulement à quelque providence métaphysique, de substituer à la science de ce qui est la science de ce qui doit être. La loyauté de son intelligence, et je dirai presque la fierté de son goût, le défendront contre ces sollicitations d'une ambitieuse paresse. Dans ce domaine des diversités irréductibles, dans ce royaume du conflit qu'est le monde moral, l'expérience est maîtresse souveraine. Débrouiller le mécanisme de chaque société et de chaque culture, analyser les moyens de leur développement et les causes de leur déclin est la recherche essentielle ; celle de leur origine n'est point du ressort de la science, encore moins celle de leur valeur et de leurs fins absolues. Leur variété comme leur enchevêtrement sont infinis. Aussi l'édifice des sciences de l'homme, loin de présenter les proportions harmonieuses auxquelles nous ont habitués les synthèses de la philosophie, nous apparaît comme composé uniquement d'échafaudages, de pierres d'attente, des pans de murailles à demi-construites, et sans plan d'ensemble.

N'allez pas croire pour cela que le savant, désespérant d'atteindre à une vérité autre que relative, connaisse le découragement. L'ardeur de sa recherche reste intacte. Car, selon le mot de Pascal, c'est dans la chasse qu'il se complaît, et non dans la prise ; il aime la navigation, et non le port ; loin de postuler un autre monde où les choses se passeraient autrement qu'elles se passent dans la réalité, sa joie à lui et sa fonction, c'est de se prêter aux jeux multiformes du spectacle, d'en pénétrer les artifices, de les décrire. Cet univers mobile, insaisissable dans son unité, délivré de la servitude du but, et qui ne dit pas son pourquoi, est celui-là même dont s'exalte l'exubérance de son énergie, sa passion de la lutte et du risque, cette inquiétude du vrai qui, sachant ne pouvoir être assouvie par les constructions fragmentaires où elle cherche à l'être, se conçoit et se veut éternelle.

J'aurais sans doute mal réussi à vous faire sentir la haute valeur de cette activité créatrice et critique, de cette lucidité passionnée où se révèlent les esprits vigoureux et amis du vrai, si j'avais besoin d'ajouter que cette surabondance de force qui se manifeste ainsi dans l'audace et la ténacité du chercheur porte en elle-même sa justification. Qu'il y ait là une forme de vie puissante et noble, capable de saisir l'âme et de contenter l'instinct de grandeur, cela ne me paraît point comporter de démonstration. Mais, à la faveur même de ce prestige de l'esprit, une confusion nouvelle menace de s'établir : piège tendu à la pensée par le sentiment de son éminente dignité, joint à ce goût de l'universel que développent ses méthodes. On risque d'oublier peut-être que c'est l'expérience seule qui pose à l'esprit ses problèmes ; et que le propre de l'expérience est de s'imposer d'abord, comme une donnée contingente. On se forge un monde de l'esprit pur, un ordre des essences coupé de toute communication avec la réalité terrestre, et en opposition avec elle. On le pare de tous les prestiges de l'absolu, de l'idéal, du suprasensible, d'une auréole de contemplation et de désintéressement. Mais une intelligence justement soucieuse de ses limites, consciente aussi de sa force, saura dissiper ce mirage

scolastique par quoi la pensée cherche à s'évader des conditions mêmes de l'acte du connaître ; elle en décèlera la source secrète dans cette aspiration à l'immobilité – autant dire à la mort – où nous avons reconnu le plus grand péché de l'esprit.

Un livre récent nous a rappelé (et ce n'est pas la moins incontestable de ses thèses) qu'il est dans la nature de l'homme de chercher toujours à se poser dans le particulier et le distinct. Et il est bien vrai que tout groupe humain, toute société, toute race, toute nation, est comparable à une plante qui réclame des conditions spéciales d'air et de lumière, que des circonstances favorables développent et multiplient, que l'hostilité du milieu fait périr : la véritable réalité d'un groupe social est faite aussi des actions et des réactions par quoi il manifeste sa destination propre. Que le groupe prenne conscience des conditions de son existence et de son développement : et nous verrons ses générations appliquées à se façonner, à se discipliner, à s'accroître dans le sens de leur propre type, pour se réaliser enfin en une forme concrète, en une variété originale de l'homme. De là les lois, les dogmes, les arts, les mœurs, les philosophies, les sciences mêmes, en un mot les cultures. Bienfaitantes disciplines ! Miracles de l'effort persévérant poursuivi au milieu d'un univers hostile ! Conquêtes glorieuses de l'homme sur la nature et sur lui-même ! Ainsi en juge du moins la tradition commune de l'humanité civilisée. Car c'est le propre des cultures les plus achevées d'avoir, en poursuivant leurs fins propres, atteint à l'universel, en tant qu'elles proposent à l'admiration et à l'imitation des autres sociétés des modèles du parfait et des méthodes valables pour tous les siècles. Dire après cela que cet ensemble organique d'énergies humaines, qu'est toute culture, ne peut se maintenir au-dessus du chaos que par une tension sans cesse entretenue de la vie dont elle est née et qui la soutient ; qu'elle doit être reconquise chaque jour sur les puissances du relâchement et de l'oubli, n'est-ce pas proclamer une évidence ?

L'auteur du livre dont j'ai parlé paraît peu sensible à cette évidence. Ou du moins le spectacle d'un monde, où tout ce qui se pare et grandit l'existence éphémère de l'homme, jusqu'à la connaissance la plus épurée, s'acquiert au prix de tant de sacrifices, de tant de limitations, - d'un monde où la discipline de l'esprit et du cœur, où l'héroïsme sont si nécessaires, - ne lui inspire aucun enthousiasme. Arrivé au terme d son étude, il jette sur le passé et sur l'avenir de l'espèce humaine, sur ses efforts et ses espoirs, un regard sans indulgence. Les merveilleuses réussites de certaines cultures lui apparaissent comme un hasard immérité et quasi-miraculeux : comme si la haute civilisation spirituelle n'était point due à une humanité entachée d'une aussi grossière volonté de s'affirmer énergiquement dans le monde divers de l'expérience. Je me demande si cette conclusion du livre n'en a point commandé les prémisses. S'il est avéré en effet que le « sentiment de l'universel » qu'il prône comme la marque propre des hommes de pensée, ne va point sans mépris de l'expérience, sans dépréciation du courage, sans condamnation de l'histoire, - et si nous nous souvenons que de telles sentences ne font jamais qu'exprimer le tempérament de celui qui les porte, - ne serons-nous pas fondés à y reconnaître la pétition chagrine d'une sensibilité secrètement inclinée au néant ? Comme si la vocation de ces purs esprits allait bien moins à rabaisser les œuvres de l'homme en ce qu'elles ont de nécessairement imparfait, qu'à déconsidérer et à avilir, sous le masque d'un suprême détachement intellectuel, les sources mêmes de leur éclat et de leur grandeur ! Mais qui ne voit qu'une telle attitude tend à corrompre aussi l'intelligence, en la privant à la fois de son ressort vital et de la plus riche matière où elle puisse légitimement s'exercer.

A Dieu ne plaise, chers élèves, que les grands desseins de l'ordre temporel puissent jamais vous apparaître comme exclusifs des hautes activités de l'esprit ! Je me pardonnerais peut-être d'avoir terminé l'année par une leçon si austère, si vous en emportez l'idée que la vérité se refuse aux cœurs lâches et satisfaits ; que les dissolvants de l'action sont aussi les dissolvants de l'intelligence ; et que les âmes les plus puissantes et les plus riches peuvent être aussi les plus perçantes et par conséquent les plus libres. C'est cette liberté dans la force que je souhaiterais en terminant, si je ne préférais saluer en vous la génération fière et lucide dont l'avènement nous est garanti par les épreuves de vos aînés et par les efforts de ceux de vos maîtres que vous désigne votre enthousiasme. Puissiez-vous toujours cultiver inséparablement en vous, avec la même vaillance, l'énergie du vouloir et celle de la pensée !

**Henri-Paul HOUSSAY**

(1890- )

*Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure*

*Agrégé de lettres (1912)*

*Professeur à Buffon (de 1927-1928 à 1943-1944)*